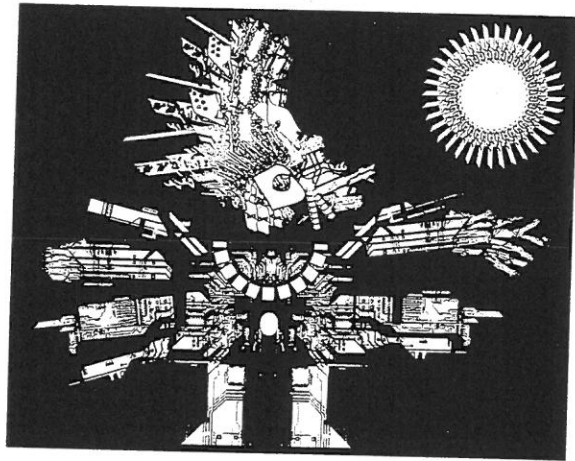


SOCIÉTÉS

REVUE DES SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES

L'imaginaire des médias



N° 111

2011/1

image ■ technique ■ communication



de boeck

L'imaginaire des médias

Sous la direction de Michel Maffesoli et Moisés de Lemos Martins

- Introduction. À propos de l'imaginaire des médias
Michel MAFFESOLI, Moisés de Lemos MARTINS 5

I. Images et imaginaire

- Dreamland*. La ville comme ruine et comme mémoire
Alberto ABRUZZESE, Antonio RAFELE 11
- Médias et mélancolie - le tragique, le baroque et le grotesque
Moisés de Lemos MARTINS 17
- L'image récréative : des photos fantaisistes aux jeux virtuels
Maria da Luz CORREIA 27
- Inconscient collectif et noosphère
Raphaël JOSSET 35
- Transe et réalité virtuelle. *L'homo religiosus* à l'ère des nouvelles technologies
Frédéric VINCENT 49

II. Nouvelles images techniques

- La flamme électronique. Quand la masse se fait avant-garde
Vincenzo SUSCA 57
- Techno-œil : jeux de formes et d'images
Fabio LA ROCCA 71
- Médias localisés, territoire informationnel et mobilité
André LEMOS 81
- Éloge des liaisons techniques
Jean-Martin RABOT 93
- Pour comprendre les nouvelles liaisons digitales :
le concept d'individuation chez Carl Jung et Gilbert Simondon
José PINHEIRO NEVES 105

III. Pratiques de l'image

Médiations technologiques dans l'espace urbain contemporain Julieta LEITE	115
L'esthétique de l'écoute. Sur la liaison de l'imaginaire radiophonique à la parole émotive Madalena OLIVEIRA	123
Poétiques du générique de cinéma : l'expressionnisme en mouvement Nelson ZAGALO	131
De comment est (re)fait l'espace-entre : <i>A Cidade dos Objectos [La Ville des Objets]</i> (Augusto Alves da Silva) Helena PIRES	141
Plis et fragments. La turbulence des sens dans la publicité automobile Albertino GONÇALVES	153
Les images numériques s'imaginent l'archaïque : mettre en perspective les cartes postales Moisés de Lemos MARTINS, Madalena OLIVEIRA & Maria da Luz CORREIA	163

Activités sociologiques

<i>Underground Zone. Dandyn Punk, Beautiful People</i> de Claudia Attimonelli, Antonella Giannone par Vincenzo SUSCA	173
La quête de reconnaissance, nouveau phénomène social total de Alain Caillé (éd.) Par Vincent SEVEAU	175

ÉLOGE DES LIAISONS TECHNIQUES

Jean-Martin RABOT*

Résumé : Du point de vue d'une sociologie du quotidien et de l'imaginaire, les nouvelles technologies ne peuvent pas être envisagées comme source d'aliénation ou d'homogénéisation. Elles ne conduisent pas à l'annihilation du discours ontologique (Freund) ou des potentialités imaginatives de l'homme (Ellul). Ni même à « l'arraisonement » de l'être (Heidegger), dans le but de mobiliser l'homme comme simple objet technique. Les nouvelles technologies sont avant tout vecteurs de socialité. De surcroît, dans la postmodernité, le développement technologique est parfaitement compatible avec le réinvestissement mythologique (Durand) et le retour aux valeurs communautaires (Maffesoli). Les liaisons techniques qui se développent au sein des réseaux informatiques sont avant tout productrices de relations et d'interactions sociales.

Mots clés : technique, nouvelles technologies, médias interactifs, réseaux, imaginaire, socialité.

Abstract : From the point of view of the sociology of everyday life and of the imaginary, new technologies cannot be seen as a source of alienation or homogenisation. They do not lead to the annihilation of the ontological speech (Freund) or either of the imaginative potentialities of man (Ellul). Nor even to the "enframing of the being" (Heidegger), when aiming at mobilizing men as simple technical objects. New technologies are primarily a vector of sociality. In addition, in post-modernity, the technological development is perfectly compatible with the mythological reinvestment (Durand) and with the return to communitarian values (Maffesoli). The technical connections that are developed within the information systems networks are therefore producers of social relationships and social interactions.

Keywords : technique, new technologies, interactive media, networks, maginary, sociality.

* Centre d'Études de Communication et Société (CECS), Université du Minho, Braga, Portugal. jmrobot@ics.uminho.pt

Technique et modernité

Dans un premier temps, nous exposerons la conception de la technique pendant la modernité, en prenant comme exemple la philosophie de Jacques Ellul, et dans un second temps nous porterons notre attention sur la signification que les nouvelles technologies prennent dans la postmodernité.

Même pendant la modernité, une période caractérisée par la croyance dans la suprématie de la raison, la technique a été liée à l'imaginaire. Pour pouvoir se développer, la technique s'est nourrie de l'imaginaire faustien, qui stipule la possibilité d'un progrès continu et simultané dans toutes les sphères d'activité sous l'égide de l'action concertée de la grande majorité des hommes, toujours dotés de raison et de bonne volonté. C'est au moyen du mythe et comme croyance que le progrès a été conçu en tant que progrès technique : « Cette puissance spirituelle qu'exerce l'idée de progrès, c'est son efficacité symbolique, composante des croyances magiques. Même "fatalisé", le progrès, en tant qu'objet de croyance, engage ceux qui y croient à collaborer au mouvement par lequel il est censé advenir. Il suffit pour cela de vouloir ce qui est censé ne pas pouvoir ne pas advenir. De vouloir le "bon" mouvement, le mouvement nécessaire, à savoir le perfectionnement de l'humanité dans tous les ordres. La technique assure son effectivité à cette volonté, elle la redéfinit comme l'expression d'un désir de maîtrise qui ne cesse de toujours mieux se satisfaire¹. »

C'est donc aux domaines du mythe et de la croyance que l'on doit les espérances placées dans la possibilité d'une résolution définitive des conflits. On se souviendra que Marx a fait du progrès technique la condition première de l'accès de l'homme à la conscience de son exploitation, à la conscience de soi et à la conscience de l'inexorabilité du changement. On se souviendra surtout des critiques acerbes que Schmitt profèrera à l'encontre de ceux qui voyaient dans la technique la panacée aux conflits inhérents à l'ère industrielle que les socialistes saint-simoniens, les marxistes ou encore les libéraux associaient pourtant au pacifisme. La réflexion de Schmitt sur les neutralisations peut nous aider à prendre conscience des méfaits que ces illusions portent à la compréhension et même à la résolution des conflits. Selon Schmitt, les hommes, au cours de leur histoire, ont échafaudé l'idée selon laquelle il leur serait socialement utile et bénéfique de neutraliser une activité déterminée pour en faire une source de pacification de l'ensemble de la société. Ce rôle de neutralisation a successivement été dévolu à la théologie qui, au Moyen Âge et surtout au XVI^e siècle, a décrété la trêve de Dieu, en reléguant les croyances dans le domaine du privé, pour suppléer aux guerres de religion, puis au XVII^e siècle à la métaphysique, avec le développement des sciences de la nature, ensuite à la morale humanitaire au XVIII^e siècle, qui voyait dans la vertu et dans l'éducation en tant que méthode de diffusion de la vertu le moyen de concilier l'homme et la raison, et enfin au XIX^e et au XX^e siècle à l'économique puis à la

1. P.-A. Taguieff, *Le sens du progrès. Une approche historique et philosophique*. Paris, Flammarion, 2004, p. 93.

technique, au point que la confiance placée en eux finissait par relever de la religiosité magique : « la religion qui croit au miracle et à l'au-delà se mue directement en une religion du miracle technique »².

En consonance avec ce mouvement, le mythe, en particulier quand il s'agit du mythe politique (nous pensons aux analyses de Georges Sorel et de Jean-Pierre Sironneau), peut contenir une prétention à la vérité. Mais, comme l'a constaté Charles Kerényi, ces prétentions à la vérité, chimériques et inauthentiques, ne sont justes « que dans la mesure où elles servent un but, et donc pour une raison d'ordre technique »³.

Comme il est bon de voir, cette conception de la technique ne se suffit pas à elle-même. La technique ne peut avoir raison de tout. Si la finalité – et surtout la prétention de la technique – est « d'éliminer toutes les formes d'inconnu », comme l'a montré Umberto Galimberti, il nous faudra également reconnaître avec lui que nous ne pouvons pas « dissoudre l'inconnu dans l'inconnue d'une équation que l'opération mathématique serait à même de résoudre »⁴. Il s'agit là d'une croyance prométhéenne qui signifie « que nous savons ou que nous croyons qu'à chaque instant nous pourrions, pourvu seulement que nous le voulions, nous prouver qu'il n'existe en principe aucune puissance mystérieuse et imprévisible qui interfère dans le cours de la vie ; bref que nous pouvons maîtriser toute chose par la prévision »⁵. La volonté manifeste « de prendre en main » la technique et l'orienter vers des fins « spirituelles »⁶ n'est au plus qu'une manière d'en avoir la maîtrise et s'inscrit encore dans cette croyance prométhéenne.

Nous en viendrons maintenant à exposer brièvement la réflexion de Jacques Ellul sur la technique. Celle-ci est typique de la manière dont la modernité l'a conçue. Ellul part du présupposé que le totalitarisme n'était pas seulement compatible avec le pluralisme politique, idéologique, culturel ou médiatique, mais qu'il s'en nourrissait : « Il va de soi que lorsque nous parlerons d'universalité de la société technicienne, cela ne veut pas dire qu'il y a *identité* dans tous les pays et toutes les couches sociales. Il est bien évident que la technique se spécifie, que ce qu'elle unifie ce sont des modes d'agir et même d'être, mais que les pays chauds obligent à un autre genre de vie que les pays froids, et que les nationalismes subsistent malgré l'unité fondamentale de la société technicienne. Le monde technicien n'entraîne pas les grandes avenues rectilignes d'identité des idéologies ! La plus grande diversité apparente peut régner pourvu qu'elle n'entame pas le fait fondamental ! Car

2. C. Schmitt, *La notion de politique. Théorie du partisan*. Paris, Calmann-Lévy, 1972, p. 139.

3. C. Kerényi, « Mythe et technique », in *Revue Diogène. Une anthologie de la vie intellectuelle au XX^e siècle*, Paris, PUF, 2005, pp. 113-130, p. 118 pour la citation.

4. U. Galimberti, *Psiche e techne. O homem na idade da técnica*. São Paulo, Editorial Paulus, 2006, pp. 424 et 425.

5. M. Weber, *Le savant et le politique*. Paris, Union Générale d'Éditions, 1974, p. 70.

6. M. Heidegger, « La question de la technique », in *Essais et conférences*. Paris, Gallimard, 1988, pp. 9-48, p. 11 pour la citation.

sous le pluralisme apparent des formes culturelles se précise un système universel et commun, identique en tous lieux ⁷. » Le pluralisme politique idéologique serait donc fallacieux en ce qu'il ne sera jamais à même de contredire le système technicien.

La technique serait le fait fondamental auquel les sociétés postindustrielles auraient à se plier. Ainsi, l'homme « reste parfaitement capable de choix, décision, modification, orientations... Mais toujours à l'intérieur du cadre technicien et dans le sens d'une progression de la technique » ⁸. Toute une série de remarques abondent en ce sens : « le système technicien semble donner à l'homme un plus large champ de possibles, mais exclusivement inscrits dans ce champ technique » ⁹, ou encore : « le système technicien est de plus en plus humanisé. Mais par l'absorption de l'humain dans la Technique » ¹⁰. On aura donc affaire dans le même ordre d'idées à une politique technicienne, une éthique technicienne, un imaginaire technicisé, etc. Rien ne peut s'opposer à l'emprise de la technique sur l'homme, ne serait-ce que parce que les tentatives d'échappatoire ou d'opposition à la technique ne peuvent que revêtir une forme technicienne. Ainsi, « un État apte à dominer la Technique ne peut être que composé de techniciens » ¹¹. Pareil sort est fait à l'éthique obéissant aux impératifs de la technique. Aussi ne peut-elle être autre chose qu'« une éthique vécue du comportement exigé pour que le système technicien fonctionne bien » ¹². À l'instar de toutes les autres activités, la technique se soumet également l'imaginaire : « Le système technicien est un univers réel qui se constitue lui-même en système symbolique. À l'égard de la nature, l'univers symbolique était un univers imaginaire, un reflet sur-ordonné, entièrement institué par l'homme par rapport à ce monde naturel et grâce auquel il pouvait à la fois se distancier, se différencier de cette réalité, et en même temps maîtriser le réel par la médiation du symbolique qui attribuait un sens au monde par ailleurs indifférencié. Dans le système technicien, il n'y a plus aucune possibilité de symboliser, en ce sens-là, d'abord parce que le réel est produit par l'homme, qui n'éprouve pas le sentiment de mystère et d'étrangeté. Il se prétend toujours directement le maître. Ensuite, parce que si la symbolisation est un processus de distanciation, tout le processus technique est au contraire un mécanisme d'intégration de l'homme. Enfin, parce que maintenant ce n'est plus l'homme qui symbolise une nature, mais la technique qui se symbolise elle-même (...). La symbolisation est intégrée dans le système technicien ¹³. »

C'est dans cette optique qu'Ellul a abordé les relations entre la technique et la religion, dans un livre publié antérieurement. Selon l'éminent philosophe, les mou-

7. J. Ellul, *Le système technicien*. Paris, Calmann-Lévy, 1977, pp. 209-210.

8. *Ibid.*, p. 360.

9. *Ibid.*, p. 122.

10. *Ibid.*, p. 129.

11. *Ibid.*, p. 147.

12. *Ibid.*, p. 163.

13. *Ibid.*, p. 195.

vements culturels et artistiques, à l'exemple du jazz aux États-Unis, ou encore les « puissances instinctives » qui se manifestent par un appel à la libération au moyen d'« un débordement de la sexualité, une passion de la nature, montagne et mer, une folie de l'action, sociale et politique »¹⁴, peuvent parfaitement être appréhendés dans leur composante religieuse de reliance et esthétique de partage des émotions. Néanmoins, ces mouvements ne font au mieux que traduire, c'est-à-dire trahir, leur profonde inscription dans la civilisation technique. Dans un premier temps, Ellul affirme le caractère inoffensif de ces mouvements, qui représentent autant de formes d'opium du peuple. Mais dans un second temps, ils ne font que renforcer la domination de la technique. Le jugement est alors sans appel : « alors que dans une société non technicienne, il y a des objets très divers, parfois personnels et particuliers d'adoration, dans ce nouveau milieu il n'y a plus qu'une seule orientation. Les objets seconds sont éliminés, toutes les énergies convergent et sont utilisées, il n'y a plus de "fuites", et leur condensation produit des phénomènes extatiques comme il n'y en eut jamais pour l'ampleur et la durée. (...) Ce n'est donc pas un hasard si les phénomènes extatiques se sont développés dans les sociétés les plus techniques. Il faut s'attendre, au contraire, à un accroissement dans ce sens. Ceci n'a d'autre signification que la soumission de la vie religieuse nouvelle à la technique. (...) L'extase est soumise au monde technique et le sert¹⁵. »

Ellul est finalement amené à mépriser les contraintes infligées par la société techniciste, une société qui banalise l'artificialité en imposant ses exigences de rationalité à l'homme dans sa totalité, tandis que précédemment toute activité se satisfaisait d'une application régionale. C'est donc le caractère totalitaire de la technique qu'Ellul condamne. La notion de milieu a conduit Ellul à parler de système. Selon l'éminent philosophe, l'homme a vécu dans trois milieux différents au long de son évolution : le milieu naturel dans la période préhistorique, le milieu social dans la période historique, le milieu technicien dans la période post-historique. Ensuite, Ellul établit une distinction entre l'opération technique, le phénomène technique et le système technique.

L'opération technique a accompagné toute l'évolution de l'homme ; le phénomène technique, quant à lui, existe depuis la fin de la période historique, et produit la société technicienne. La technique s'est progressivement introduite dans le milieu naturel pour le « phagocyter ». La technique prolifère dans la société à l'instar d'un cancer dans le corps. Le passage de l'opération technique au phénomène technique a eu pour conséquence la destruction des propriétés des techniques traditionnelles. Ce processus a suscité l'association des différentes techniques modernes et a produit la société technicienne. L'économie et l'État se sont adaptés aux exigences de la technique et il ne resta plus à l'homme que de se conformer au rôle nouveau qui lui était dévolu. Le raisonnement d'Ellul n'en reste pas là, ne serait-ce que parce qu'il nous montre que le processus d'expropriation puis d'appropriation du milieu naturel et social par la technique est complété et surpassé quand la techni-

14. J. Ellul, *La technique ou l'enjeu du siècle*. Paris, Economica, 2001, p. 378.

15. *Ibid.*, pp. 384 et 385.

que elle-même se constitue en simple moyen. Ce stade est précisément atteint dans les sociétés les plus avancées. En effet, la technique forme maintenant un écran entre l'homme, ses congénères et la nature. Elle est devenue « une forme générale d'intervention »¹⁶, à laquelle nous faisons obligatoirement appel pour rester en rapport avec tous ces éléments. En somme, de nos jours, tout passe par la médiation de la technique qui exclut toutes les autres médiations, y compris celle de la symbolisation.

L'homme finit alors par être complètement aliéné, séparé du monde réel qui l'entoure, comme de lui-même. Nous nous engageons ainsi sur la voie du divertissement continu, c'est-à-dire sur « la voie du détournement de l'homme et de son addiction par la société technicienne, par la fascination. Il nous faut prendre divertissement, non pas au sens d'amusement, mais au sens pascalien : l'homme est diverté, c'est-à-dire, d'une part, *détourné* de penser à soi-même, à sa condition humaine, et aussi détourné des plus hautes aspirations, du sens de la vie, des objectifs supérieurs »¹⁷.

Si Ellul voit dans la théorie de l'information et des ordinateurs l'élément moteur qui permet de comprendre le passage de la société technicienne au système technicien, auquel il donne également le nom de « technique technicisée », nous pouvons cependant voir en eux une redécouverte et une réactualisation de la dimension tactile, mythologique, onirique et imaginaire de l'humanité.

Nouvelles technologies et postmodernité

S'il est totalement légitime de penser que la technique touche « à la racine de l'âme »¹⁸ et qu'elle dépossède l'homme de toute vie intérieure, s'il est encore légitime d'envisager les techniques comme une forme d'octroi d'un nouveau moyen qui s'impose à l'homme, lui enlève toutes ses prérogatives et se présente à lui comme son seul horizon de vie possible, en déterminant et contraignant ainsi de manière panoptique sa manière de penser et d'agir, il n'est pas moins légitime de conjecturer qu'elle s'opère dans le sens d'un renforcement de l'interaction entre les hommes. Il est tout à fait vrai que le principe de la séparation et de la distanciation a été l'emblème de l'Occident dans tous les domaines : dans la religion, avec la conception d'un Dieu tout-puissant et la séparation entre le corps et l'âme ; dans la science avec la rupture avec le sens commun et la séparation entre le sujet et l'objet. D'une façon analogue, la technique a souvent été appréhendée dans la seule perspective de sa fonctionnalité, de son instrumentalité, de sa performativité, en conduisant de plus en plus, comme nous l'indique Simmel au sujet de l'économie monétaire, à une séparation entre le monde objectif de la culture et le monde subjectif des personnes. C'est en ce sens que la sociologie critique a appréhendé la

16. J. Ellul, *Le système technicien*, op. cit., p. 44.

17. J. Ellul, *Le bluff technologique*. Paris, Hachette, 1988, p. 421.

18. G. Bernanos, *Les grands cimetières sous la lune*. Paris, Plon, 1988, p. 88.

technique : une corruption du concept aristotélicien de *telos*, de l'idée kantienne du royaume des fins, du principe horkheimerien d'une raison objective.

L'originalité des penseurs de la postmodernité réside dans le fait d'avoir mis un terme aux principes de séparation et de critique. Force est de constater que le développement de la technique renforce le sentiment d'appartenance tribale. C'est grâce aux réseaux communicatifs qui se constituent les réseaux sociaux. La « galaxie électronique », dont parlait Moles, offre un espace d'expression aux différentes logiques sociétales, aussi bien aux logiques fonctionnelles qui se trouvent au fondement de tous les réseaux de communication qu'aux logiques érotiques ou ludiques. Comme l'a remarqué Patrice Flichy, dans son livre sur *L'imaginaire d'Internet*, l'écran constitue un lieu de prédilection « où les utopies peuvent prendre corps et être expérimentées »¹⁹. Même si, à la façon de Gilbert Simondon, nous pensons la technique en termes d'individuation, en termes de métamorphose de l'humain en du non-humain par le truchement de la technique, nous ne pouvons faire l'impasse sur ce qui relie la personne au champ pré-individuel ou trans-individuel dans lequel celle-ci s'inscrit.

Louis Dumont avait défini l'idéologie moderne comme correspondant au primat du rapport aux objets sur le rapport aux hommes. La sociologie imaginaire et objectale élaborée par Michel Maffesoli nous enseigne que les images et les objets qui résultent des progrès techniques doivent être envisagés dans leur fonction de reliance. Si les innovations technologiques suscitent des espoirs infondés, notamment dans le domaine de la génétique et de l'informatique, et qu'elles servent trop souvent de prétexte au « tropisme millénariste [qui] fait toujours naître des images mentales, des représentations, des fictions transformées en réalités, des réalités vécues comme des fictions »²⁰, il n'est pas moins intéressant de voir dans cet enchevêtrement de fiction et de réalité « le paradoxal réenchâtement du monde faisant de la technique le moteur de l'ambiance mystique »²¹. De la même manière que la religion matérialiste du Moyen Âge avait annihilé la séparation entre le corps et l'âme, séparation sur laquelle se fondait le pouvoir institutionnel de l'Église, l'enthousiasme suscité par les ordinateurs, les téléphones portables, Internet, a mis un terme à l'opposition entre les sujets et les objets, opposition sur laquelle se fondait le pouvoir des scientifiques et des capitaines de l'industrie, si l'on veut bien reprendre les termes d'Auguste Comte.

L'air du temps est à l'empathie généralisée avec les objets, une empathie qui nous renvoie inmanquablement à l'intersubjectivité, à l'intercorporalité, à l'interactivité. En se rapportant à l'exemple de l'utilisation de la technologie comme magie, Richard Stivers a clairement mis en évidence le caractère de socialisation et de divinisation des ordinateurs. Même si la technologie venait à créer « dans son

19. P. Flichy, *L'imaginaire d'Internet*. Paris, La Découverte, 2001, p. 260.

20. M. Onfray, *Féeries anatomiques. Généalogie du corps faustien*. Paris, Grasset, 2003, pp. 181-182.

21. M. Maffesoli, *Le rythme de la vie. Variations sur les sensibilités postmodernes*. Paris, La Table Ronde, 2004, p. 100.

épanouissement une civilisation entière... l'attribution de magie à l'existence humaine »²² représente une nécessité insurmontable de la condition humaine. Nous comprenons mieux ce qui unit les ordinateurs à la religiosité postmoderne : « Les techno-païens comprennent l'ordinateur comme étant une "machine magique". L'ordinateur est une forme de magie finale et plus puissante, elle récapitule toutes les formes précédentes. (...) L'ordinateur crée un univers d'informations et ce faisant il promeut une identification mystique à lui-même. Ses dévots deviennent des connaisseurs d'une information qui, à partir d'un certain niveau d'ingestion, provoque l'extase. Les techno-païens sont les grands-prêtres d'un culte selon lequel l'univers et ses divinités se trouvent dans l'ordinateur²³. » Cette remarque nous permet de comprendre que la réalité postmoderne est caractérisée par l'hénothéisme. Et c'est bien ce qui a attiré sur elle les foudres du pape actuel, Benoît XVI, qui au tout début de son pontificat avait procédé à l'élaboration d'une liste actualisée de péchés, plus adaptée aux temps nouveaux. Ainsi, sont considérés comme des péchés le fait de voir excessivement la télévision, le fait d'abuser des jeux électroniques, le fait de naviguer de façon exagérée sur la toile. Et s'ils le sont, c'est parce qu'ils représentent autant de formes qui concurrencent directement le monothéisme religieux.

Dans son ouvrage consacré à la technique, Andrew Feenberg s'est exprimé sur les possibilités de détour des nouvelles technologies et d'échappatoire aux finalités instrumentales pour lesquelles ces technologies ont été conçues. À cet égard, il a fait appel à la notion de « flexibilité interprétative de la technique » pour nous signifier qu'« un enchaînement de dispositifs dont la configuration avait été pensée comme la solution à un problème déterminé – la distribution d'informations – fut appréhendé par ses utilisateurs comme la solution à un problème tout à fait différent : la communication humaine »²⁴. Les moyens de communication actuels constituent précisément le creuset à partir duquel les groupes se forment, se consolident et se séparent mutuellement. Des groupes qui à chaque fois ont des contours différents; des objectifs divers, des styles de vie variés. Des groupes qui peuvent être durables ou éphémères, ouverts ou fermés, élargis ou restreints. Des groupes qui en tout cas nous rappellent la horde de Fourier, la structure clanique ou totémique de Durkheim, la tribu de Maffesoli. Des groupes soudés et reliés par des affinités électives et sélectives.

De ce fait, l'utilisation massive et même incontrôlée des téléphones portables ou de l'Internet n'a pas mis un terme au goût pour l'errance, et elle a même ravivé la communication au niveau planétaire. Cette communication généralisée est trop souvent le prétexte d'une critique qui, invoquant la crise de l'humain en raison du déplacement dans « la civilisation occidentale de la parole vers l'image, d'un territoire

22. R. Stivers, *A tecnologia como magia. O triunfo do irracional*. Lisboa, Instituto Piaget, 2001, p. 14.

23. *Ibid.*, p. 15.

24. A. Feenberg, *(Re)penser la technique. Vers une technologie démocratique*. Paris, La Découverte, 2004, pp. 105-106.

réuni comme une unité par le *syn/bolé*, vers un monde séparé et dispersé dans une multiplicité par la *dia/bolé* »²⁵, s'en tient au constat de l'appauvrissement de l'expérience et de sa dénaturation par l'artifice. En d'autres termes, une sociologie de la postmodernité ne saurait se complaire dans une explication de cette communication généralisée en termes de processus de perte de l'identité et de sa nécessaire reconstruction au moyen d'un réseau mondial, c'est-à-dire d'une « "matrice" technique » qui relie de façon artificielle ce qui est donné de façon fragmentaire et ce qui dispersé dans l'espace et le temps en une unité qu'elle veut indivisible en oubliant qu'il n'existe de liaison sans déliaison : « dans le fond tout indique que ce qui est en cours c'est l'appropriation de l'imaginaire théologique et mythique d'une liaison absolue et parfaite. Dans une espèce de primitivisme *ultra-tech*, tout est lié : les choses, les images, les objets, les corps et les machines. Or l'humain s'exprime dans la tension qui lie et délie, avec toutes ses hésitations et sa part d'aléatoire »²⁶.

Du point de vue de la postmodernité, les nouvelles technologies renvoient à la mystique et peuvent être comprises comme une stylisation esthétique du social. Cette stylisation ne peut toutefois être prise comme corruption de la communauté traditionnelle, une construction artificielle et artificieuse d'une nouvelle forme de socialisation « se faisant passer pour une *Gemeinschaft* à la Tönnies, mais qui est en fait bien plus analogue aux communautés esthétiques de Kant, mises au monde et maintenues en vie principalement, peut-être uniquement, par l'intensité de la dévotion de leurs membres »²⁷. Faut-il rappeler que cette dévotion résulte plus de l'enthousiasme (mouvement intrinsèque) que de la production calculée d'émotions (mouvement extrinsèque). Et nous le constatons au jour le jour : le recours à Internet, et plus particulièrement aux chats, au courrier électronique, aux blogs, aux photoblogs, aux vidéoblogs s'inscrit dans une ambiance communicationnelle propice à la création de temps et de territoires symboliques dans lesquels s'incarne la socialité. L'utilisation de générations successives d'iPod (baladeurs numériques), d'iPhone (smartphones), d'iPad (tablettes numériques) disposant d'une multiplicité de fonctions ou plutôt de fonctionnalités, comme l'on dit aujourd'hui, comme l'appareil photo, la caméra, le baladeur, le client Internet qui permet de naviguer sur le Web ou de consulter les courriers électroniques, les messages texte, la messagerie vocale visuelle, le téléchargement d'applications diverses allant des jeux aux réseaux sociaux, en passant par les GPS, la télévision, les livres, les journaux, les magazines, les films, les musiques, ou encore les bandes dessinées, signifie, d'une part, une fermeture sur soi et une coupure avec le monde et, d'autre part, une recomposition

25. M. de Lemos Martins, « Media e melancolia: o trágico, o barroco e o grotesco », Acciaiuolo, M.; Babo, M. A. (Ed.) *Arte e Melancolia*. Lisboa, Instituto de História da Arte/Estudos de Arte Contemporânea & Centro de Estudos de Comunicação e Linguagens, 2011, pp. 53-65, p. 56 pour la citation.

26. J. Bragança de Miranda, « Para uma crítica das ligações técnicas », in J. Bragança de Miranda & M. T. Cruz, *Crítica das Ligações na Era da Técnica*. Lisbonne, Tropismos, 2002, pp. 259-277, p. 269 pour la citation.

27. Z. Bauman, *La vie en miettes. Expérience postmoderne et moralité*. Rodez, Rouergue/Chambon, 2003, p. 171.

partielle de la relation sociale sur la base d'une affirmation ou d'une revendication de l'appartenance à une marque, en l'occurrence Apple. Nous aimerions rappeler que la marque Macintosh constitue le point de jonction et de reconnaissance mutuelle de nombreux intellectuels français. Le préfixe "i", le "je" des différents Pod, Phone et Pad n'est plus à subsumer sous la catégorie de l'identité de l'individu ; il renvoie bien au « "Je est un autre" rimbaldien [qui] n'est plus, simplement, une exagération poétique, mais une "hyperréalité" se démultipliant en des myriades d'exemplaires »²⁸.

L'importance actuelle que revêt Internet est paradigmatique de la postmodernité, dans la mesure où elle est le signe d'une intensification des communions humaines. Ainsi, nous pouvons lire dans la prolifération de forums de discussion ou de rencontres, de jeux, l'indice d'un fusionnement des êtres fondé sur le partage des émotions. Les médias interactifs en sont le meilleur des exemples. On peut lire dans la propagation des images (iconiques, publicitaires, télévisées, virtuelles) une remagification du monde (Tacussel), une « reliance généralisée » (Morin) qui contribue à la renaissance de l'imaginaire sociétal. Cette reliance est d'autant plus marquante et profonde qu'elle se manifeste sur le terrain de la technique qui se veut pourtant neutre, source de rationalisation, dans un monde objectivant et objectivé et néanmoins constitué de connexions, de *links*, de *on-line*.

Tous ces liens techniques, caractérisés par « l'accélération anachronique de la réalité présente »²⁹ qui consacre l'immédiateté, l'instantanéité, la simultanéité et fait perdre à l'homme jusqu'à la conscience de sa nécessaire inscription dans le temps et l'espace, conduisent cependant à un approfondissement des relations de proximité. Dans la conception de Paul Virilio, « l'addiction, la dépendance compulsive à Internet et à ses si nombreux moteurs de recherche, est une première réponse à l'origine de cet effet de réel où l'interactivité amène déjà certains fidèles à quitter leur environnement concret, à vider les lieux d'une vitalité organique et sociale »³⁰. En fait, dans cette optique, la prolifération des images correspond à une désertion des lieux, à un oubli du temps historique, qu'il appartienne au passé, au présent ou au futur. L'internaute ne vit donc que par concaténation d'instantanés aussi futiles que passagers échappant à l'histoire et à l'attribution d'un quelconque sens historique. Plutôt que de se centrer sur les méfaits de l'accélération du temps, de la mobilisation permanente de l'individu, de la fabrication commerciale des émotions, il nous semblerait bien plus judicieux de comprendre « combien le festif, l'imaginaire, l'onirique collectif vont devenir les normes de l'espace "cyber" »³¹.

28. M. Maffesoli, « Un narcissisme tribal », préface à H. Azuma, *Génération Otaku. Les enfants de la postmodernité*. Paris, Hachette Littératures, 2008, pp. 5-8, p. 7 pour la citation.

29. P. Virilio, *Le futurisme de l'instant. Stop-Eject*. Paris, Galilée, 2009, p. 69.

30. *Ibid.*, p. 81.

31. M. Maffesoli, « Cyberculture : "communion des saints" postmoderne », in M.Z. Coelho (ed.), *Não poupes no semear. Trinta anos de comunicação*, Aníbal Alves. Coimbra, Pé de Página Editores, 2009, pp. 189-196, p. 191 pour la citation.

La métaphore baroque est à même de rendre compte de la navigation ou de la circumnavigation sur ce que l'on appelle le réseau ou la toile. Il ne s'agit pas tant de circuler linéairement d'un point de départ à un point d'arrivée, mais de passer de sites en sites selon le « modèle leibnizien du pli et du repli, du dépliement indéfini »³². Les sites sont comme des boîtes que l'on ouvre et que l'on referme, à l'exemple des matryochkas, ces poupées russes qui s'emboîtent les unes dans les autres. Comment pourrait-il en être autrement quand on sait que ce qui nous est d'emblée offert sur l'écran est l'ensemble du réseau, que la notion d'hypertexte rend bien, en ce qu'elle renvoie à l'existence d'un stockage sans limites d'informations raccordées entre elles par des liens. Des liens qui relient à mesure qu'ils se déplient et se délient. Ce déploiement sans fin de liens sur nos écrans évoque le baroque des sculptures de Gian Lorenzo Bernini : « des courbures et des contre-courbures en mouvement qui brouillent les distances, rapprochent les contraires et multiplient les ombres »³³. On retrouve encore la métaphore baroque des plis qui s'étendent à l'infini dans ce que Manuel Castells appelle « la culture de la virtualité réelle »³⁴. Hier comme aujourd'hui, l'expérience se présente à nous, non pas dans sa forme brute de confrontation directe et immédiate à la réalité, mais elle est médiatisée par un ensemble de codes et de symboles. La spécificité du mode de communication actuel réside dans le fait qu'il ne produit plus la réalité virtuelle, celle dont les potentialités sont en permanente attente d'actualisation, mais qu'il « construit la virtualité réelle »³⁵. Qu'est-ce à dire ? « Il s'agit d'un système dans lequel la réalité même (c'est-à-dire l'existence matérielle/symbolique des gens) est entièrement captée, immergée, dans un cadre d'images virtuelles, dans un univers de simulacres, dans lequel les apparences ne se situent pas seulement sur l'écran où l'expérience est communiquée, mais deviennent l'expérience même³⁶. » C'est donc l'ensemble de l'expérience humaine qui est happée puis représentée et symbolisée par les médias interactifs. Faut-il alors penser que l'image se substitue à l'expérience, que la « communication électronique (typographique, audiovisuelle ou informatique) »³⁷ se substitue aux autres formes de communication ? Castells semble le croire. Mais il faut bien reconnaître que cette expérience est aussi appelée à se démultiplier et ce faisant elle ne cesse de se déplier et de retrouver une unité dans ce dépliement. C'est peut-être dans ce dépliement de l'expérience par le truchement des interfaces qu'il faut comprendre le réinvestissement mythologique et le retour aux valeurs communautaires dans notre postmodernité.

32. G. Chazal, « Internet : interface baroque », in D. Parrochia (éd.), *Penser les réseaux*. Seyssel, Champ Vallon, 2001, pp. 54-66, p. 63 pour la citation.

33. A. Gonçalves, *Vertigens. Para uma sociologia da perversidade*. Coimbra, Grácio Editor, 2009, p. 48.

34. M. Castells, *La société en réseaux. L'ère de l'information*. Paris, Fayard, 2001, p. 468.

35. *Ibid.*, p. 469.

36. *Ibid.*

37. *Ibid.*, p. 471.

Bibliographie

- Bauman Z., *La vie en miettes. Expérience postmoderne et moralité*. Rodez, le Rouergue/Chambom, 2003.
- Bernanos G., *Les grands cimetières sous la lune*. Paris, Plon, 1988.
- Castells M., *La société en réseaux. L'ère de l'information*. Paris, Fayard, 2001.
- Chazal G., « Internet : interface baroque ». Parrochia D. (dir.), *Penser les réseaux*. Seyssel, Éditions Champ Vallon, 2001, pp. 54-66.
- Ellul J., *Le système technicien*. Paris, Calmann-Lévy, 1977.
- Ellul J., *La technique ou l'enjeu du siècle*. Paris, Éditions Economica, 2001.
- Ellul J., *Le bluff technologique*. Paris, Hachette, 1988.
- Feenberg A., *(Re)penser la technique. Vers une technologie démocratique*. Paris, Éditions La Découverte, 2004.
- Flichy, P., *L'imaginaire d'Internet*. Paris, Éditions La Découverte, 2001.
- Galimberti U., *Psiche e techne. O homem na idade da técnica*. São Paulo, Editorial Paulus, 2006.
- Gonçalves A., *Vertigens. Para uma sociologia da perversidade*. Coimbra, Grácio Editor, 2009.
- Heidegger M., « La question de la technique », in *Essais et conférences*. Paris, Gallimard, 1988, pp. 9-48.
- Kerényi C., « Mythe et technique ». *Revue Diogène. Une anthologie de la vie intellectuelle au XXe siècle*. Paris, PUF, 2005, pp. 113-130.
- Maffesoli M., *Le rythme de la vie. Variations sur les sensibilités postmodernes*. Paris, Éditions de La Table Ronde, 2004.
- Maffesoli, M. « Un narcissisme tribal ». Préface à H. Azuma, *Génération Otaku. Les enfants de la postmodernité*. Paris, Hachette Littératures, 2008, pp. 5-8.
- Maffesoli M., « Cyberculture : "communion des saints" postmoderne ». Coelho, M. Z. (Org.), *Não poupes no semear. Trinta anos de comunicação*, Aníbal Alves. Coimbra, Pé de Página Editores, 2009, pp. 189-196.
- Martins M. de Lemos, « Media e melancolia: o trágico, o barroco e o grotesco ». Acciaiuolo, M.; Babo, M. A. (Ed.) *Arte e Melancolia*. Lisboa, Instituto de História da Arte/Estudos de Arte Contemporânea & Centro de Estudos de Comunicação e Linguagens, 2011, pp. 53-65.
- Miranda, J. Bragança de, « Para uma crítica das ligações técnicas ». Miranda, J. Bragança de; Cruz, M. T., *Crítica das Ligações na Era da Técnica*. Lisbonne, Tropismos, 2002, pp. 259-277.
- Onfray M., *Féeries anatomiques. Généalogie du corps faustien*. Paris, Grasset, 2003.
- Schmitt C., *La notion de politique. Théorie du partisan*. Paris, Calmann-Lévy, 1972.
- Stivers R., *A tecnologia como magia. O triunfo do irracional*. Lisboa, Instituto Piaget, 2001.
- Taguieff P.-A., *Le sens du progrès. Une approche historique et philosophique*. Paris, Flammarion, 2004.
- Virilio P., *Le futurisme de l'instant. Stop-Eject*. Paris, Galilée, 2009.
- Weber M., *Le savant et le politique*. Paris, Union Générale d'Éditions, 1974.